

vivre pour lui, et auprès de lui — jalouxant Marie-Anne d'être seule à recevoir ses premières caresses.

Elle résolut de partir.

Où irait-elle ?

A Paris, la seule ville où elle pût rester ignorée — où elle se ferait toute petite en un coin pour ne pas être vue, — où elle disparaîtrait dans la foule énorme.

Mais encore fallait-il prendre des précautions pour s'en aller ainsi, sans éveiller des doutes.

Un départ brusque eût ressemblé à une fuite — eût fait jaser les paysans — eût fait concentrer sur elle l'attention générale et qui sait ce que l'on eût découvert !

Il fallut annoncer ce départ longtemps à l'avance — comme un projet longuement mûri — qu'on se proposait de mettre à exécution dès la venue du printemps.

Et en effet, au printemps, elle quitta Recey, après avoir vendu le champ qui s'étendait derrière le jardin de sa maison.

Puis la vieille annonça à tous les voisins et voisines du faubourg, que le petit gars était assez fort pour supporter le voyage et traversée, et que, la mère le réclamant en Algérie, elle allait partir pour le lui porter.

Ce qu'elle fit et ce dont personne ne s'étonna.

Ainsi, un an environ après la mort de Gaspard de Lesguilly, voici, résumée, qu'elle était la situation respective de nos principaux personnages.

Albine Mirande allait s'installer à Paris, avec son fils.

L'enfant de Mathilde Révéron, après avoir vécu quelques heures, était mort.

Elle et son père vinrent ensuite, eux aussi, à Paris, ce grand réceptacle de tous les désespérés.

C'est donc à Paris que vont se dérouler les événements qui forment la seconde partie de notre récit.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

I

Vingt ans de plus, quel lourd fardeau sur la tête des hommes !

Mais vingt ans, pour l'ensemble des choses créées, qu'est-ce, sinon un souffle qui passe sans effleurer, sans ternir ?

Vingt années font de l'enfant un homme, de l'homme mûr un vieillard, et le vieillard a cessé de vivre.

Et la nature assiste, éternellement sereine, à ces transformations.

Entre la première et la seconde partie du récit, vingt années ont passé.

Mais, avant de laisser se développer les situations

tragiques qui forment la suite de notre roman, nous devons à nos lecteurs d'expliquer brièvement quelle fut la vie d'Albine à son arrivée à Paris et quels rudes sacrifices elles s'imposèrent pour élever cet enfant, dont la naissance secrète lui avait fait commettre un crime.

Elle avait vendu le champ qui s'étendait derrière sa maisonnette, on le sait, mais elle avait conservé la maison elle-même, poussée en cela par je ne sais quelle superstition, comme si le pays où elle avait tant souffert ne devait pas lui faire horreur et comme si, tout au fond de son âme, elle avait conservé l'espérance qu'elle y revindrait un jour.

La vente du champ, lorsque furent payées certaines dettes courantes, lui rapporta quelques centaines de francs sur lesquels elle comptait, la pauvre, pour parer aux premiers frais de son voyage et de son installation.

Elle s'en alla un peu bien à l'aventure, sans rien connaître de ce grand Paris terrible, de ses dangers et de ses ressources, ne sachant et ne se répétant qu'une chose, c'est que là-bas elle irait inconnue en pleine foule grouillante et affairée, enfiévrée de travail et affolée de plaisirs.

Là-bas, elle pourrait vivre sans les atroces angoisses de tous les jours, endurées au village, depuis le meurtre de Gaspard de Lesguilly ; là elle pourrait enfin relever la tête, respirer à l'aise et regarder autour d'elle, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps ; là, elle pourrait rester à côté de son fils, l'aimer tout à son aise et comme elle cacherait au monde entier — si ce n'est, cependant, à sa bonne vieille tante Marie-Anne Peyroux — ce qu'elle était devenue, où elle dérobaît sa vie, elle ne craindrait plus rien, et cette fois, dormirait sans trop de cauchemars.

Regrettait-elle le meurtre de Gaspard ? Avait-elle des remords ?

Était-ce le jeune homme qui apparaissait dans ses rêves, la réveillait en sursaut, le visage inondé de sueur, toute secouée de tremblements ?

Était-ce aussi le fantôme de ce mort qui la troublait au point de renverser l'équilibre de sa santé, de ses facultés ; au point de la faire sauter du lit, souvent, alors qu'elle n'avait pas conscience d'elle-même et la jetait en proie à un accès de somnambulisme ?

Cet état morbide, cette défaillance inconsciente de l'énergie qu'elle avait montrée jusque-là faillit même, une nuit, lui devenir fatale.

Elle était sortie de chez elle, le soir, après s'être endormie sur sa chaise, auprès des cendres rouges du foyer, et prenant la route qui conduisait au château de Lesguilly, elle la suivit, marchant d'un pas rapide, automatique, refaisant dans la vie factice de son sommeil lucide, le trajet qu'elle avait fait le jour où elle avait assassiné le marquis.

Heureusement, elle fut rencontrée par Billoret, le fermier, qui s'en revenait du village, un peu gris, et la reconnaissant se mit à la lutiner, à lui pincer les côtes, enhardi par son silence, et finit par la réveiller.

Ce fut une singulière sensation que celle qu'elle ressentit à cet instant.

Elle ne pouvait se rappeler par quelle suite d'événements